

Scène de classe no 301 : le divan de Jean Larose

Patrick Nicol

Number 77, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91519ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Nicol, P. (2019). Scène de classe no 301 : le divan de Jean Larose. *L'Inconvénient*, (77), 95–98.

Scène de classe n° 301 : le divan de Jean Larose

TERRE DES CONS

Patrick Nicol

Dans *Nous ne vieillirons pas*, Patrick Nicol fait dire à un de ses personnages, prof de cégep : « Les étudiants ont des droits, maintenant. Quand nous étions étudiants, nous faisons des devoirs ; maintenant, les élèves exercent des droits. Il faut les comprendre comme jamais nos professeurs ou nos parents ne nous ont compris. Après avoir écouté nos parents, ce sont nos enfants que nous écoutons. Notre génération aura écouté tout le monde. » C'est comique et ça traduit assez justement, je pense, le passage d'une civilisation tournée vers l'arrière à une autre, tournée vers l'avant. Ce professeur (on imagine qu'il a cinquante ans en 2005) est né dans un monde où on respectait les adultes parce que le passé, dont les adultes étaient issus, avait une certaine valeur. C'était encore, un peu, le monde de la reproduction, de la continuité, et les jeunes devaient apprendre à devenir des adultes semblables à ceux qui les avaient formés. Ce monde n'existe plus.

Ici, le professeur marque une pause comme, dans tous les romans de Patrick Nicol, le professeur prend la pose, le bras tendu vers la classe, la parole suspendue. Jean Larose parle de ces doux moments pédagogiques où flotte la connaissance au-dessus des élèves silencieux, vaguement pantois, un moment assommés par une grandeur qui bientôt va les élever. Mais le silence aujourd'hui n'a pas la même qualité. En fait, le professeur hésite, il cherche ses mots. Et puis, il ne peut s'empêcher de le constater : ses élèves s'ennuient. Aucune autre issue que la fuite en avant, le professeur reprend.

Imaginez le mouvement : vous grandissez en regardant vers le haut. C'est la cible, le sommet. Un jour vous serez à sa hauteur et votre tête sera droite. Mais non. Ce que vous regardiez rapetisse et, au lieu de vous trouver à son niveau, le regard planté droit dans la réalité, vous regardez maintenant vers le bas un réel qui vous considère comme dépassé. La conjonction, pour vous, l'adéquation, n'aura jamais eu lieu.

Le professeur fait ce geste : regarder vers le haut, puis vers le bas. Encore : il regarde en haut, puis en bas. Il en profite pour balayer du regard les corps dans

la classe. Plusieurs têtes sont tournées vers la fenêtre.

Patrick Nicol a écrit une infinité de scènes de classe et, si on suit son parcours, on remarquera qu'elles sont de moins en moins idylliques, de plus en plus inquiètes ou ridicules ou tristes, juste tristes. Le professeur en avant se vide de sa substance et il ne se trouve personne pour le regretter. Pas même lui, qui doute de plus en plus de la légitimité, de l'intérêt, voire de la nature exacte de ce qu'il devrait raconter.

Il y avait un divan dans le bureau de Jean Larose, dit-il. Les beaux discours sur la richesse des classiques et l'autorité des anciens étaient agrémentés de séances privées, réservées aux filles choisies. Le professeur fait des guillemets avec ses doigts. Les étudiants sont dégoûtés. Sommes-nous vraiment nostalgiques des autorités ?

Le sujet du cours d'aujourd'hui n'est pas très clair même si ça fait une demi-heure que la période est commencée. Vient toujours un moment, en avril, où le professeur ne sait plus ce qu'il enseigne. Quand il a débuté dans le métier, il y a plus de vingt ans, avril correspondait à l'an 2000. On avait vu l'agriculturisme, la Grande Noirceur, la Révolution tranquille, la postmodernité, les lilas fleurissaient et la session pouvait s'achever dans cette belle concordance entre la saison et l'histoire, l'école et la vie. Mais les années ont passé. Depuis, les étudiants qui sont aujourd'hui devant lui sont nés, de la matière nouvelle a été générée et le professeur éprouve de la difficulté à mettre tout ça en forme. Les jeunes écrivains d'alors sont devenus vieux, il y a au moins ça qu'on peut dire.

Un bruit interrompt le discours du professeur. Il y a toujours un moment, dans les récits de Patrick Nicol, où une action totalement indépendante de la première se déploie, comme pour l'annuler ou l'augmenter, on ne sait pas. Dans les meilleurs cas, ça fait polyphonie, mais ce n'est pas toujours réussi. Des fois, c'est juste chaotique, ou mièvre, comme si la narration se refusait à l'intensité, comme si l'auteur considérait que le réel ne s'exprime que dans la distraction, la dispersion, parce qu'il n'est jamais vraiment intense, le réel, il est mou, constamment détourné de lui-même et incapable de se concentrer. Aujourd'hui, un élève s'est violemment endormi. Sa tête est tombée, lourde sur son pupitre dégagé. Il n'avait sorti aucun livre, aucun cahier qui aurait amorti le choc. Après le bang initial de son front contre la table a suivi le tremblement métallique des pattes, et en même temps, en écho à chacun de ces sons, le sursaut des étudiants puis le grelot étouffé de leurs rires.

Le professeur a cessé de parler, affolé de ce pouvoir nouveau dont sa parole semblait dotée. Plus personne ne parlait. Tous les regards étaient tournés vers le centre où cet étudiant reposait. Il ne s'était même pas réveillé. Un copain à ses côtés a dit, comme pour l'excuser, On avait une pratique à matin. Grosse pratique. Un autre étudiant demande, Pratique de quoi ? Basket. Vous avez une grosse année. C'est sûr qu'on s'en va en finale. Cool. Vous autres aussi, vous torchez. L'ami de l'endormi s'est tourné vers une grande fille. Je vous ai vues contre Saint-Laurent... Calvaire. Y'en ont mangé toute une ! Une autre s'en mêle. À quoi tu joues, toi ? Volleyball. Les étudiants parlent entre eux et soudain le professeur n'existe presque plus, pas assez, en tout cas, pour s'offusquer de son inexistence.

S'il parlait aujourd'hui de l'opposition entre les études et le sport, et tant qu'à y être, entre la grande culture et la petite, le professeur ne trouverait rien à dire que n'ont pas dit avant lui des dizaines de ses semblables. Le pays a accouché de suffisamment de pères, il ne va pas s'y mettre lui aussi. À une certaine époque, il aurait pu ridiculiser les élèves qui s'intéressaient ainsi aux exploits du corps et aux plaisirs faciles ; il aurait pu aussi les battre à coups de règle ou de dictionnaire. Plutôt, le professeur, assis sur son pupitre, s'écoute penser.

Sommes-nous vraiment condamnés à la nostalgie ? Kundera dit quelque part que l'artiste doit être contre son époque, radicalement, parce que l'époque est mauvaise. Mais n'est-ce pas idiot, totalement idiot, et intenable ? Aucune restauration, jamais, n'a donné de fruits durables, jamais nous n'avons avancé

Pouvons-nous, en toute bonne foi, être nostalgiques ? Et nostalgiques de quoi, exactement ?

vers l'arrière avec bonheur. D'un autre côté, Chilly Gonzalez prétend que le hip hop est la musique de notre temps et que refuser cette musique, c'est manifester notre mépris du temps. Le professeur lui-même n'écoute que de vieux disques. Oui, des disques. Rien ne nous oblige à avoir des opinions sur tout.

L'aiguille de l'horloge derrière le professeur touche le quatre : la pause est officiellement commencée. Les rares fumeurs sortent fumer. La plupart des élèves restent à leur place et consultent leur téléphone. Parce qu'il parle d'entraînement et d'exercices, un garçon s'est levé pour montrer certains mouvements d'échauffement. Une fille à côté essaie de l'imiter. Puis elle lui montre les mouvements qu'elle-même connaît. D'autres se sont joints à eux. Le professeur les regarde en souriant. Il est ailleurs, un peu, mais pas tellement. L'athlète endormi dort toujours.

Peut-on s'ennuyer d'une époque où les filles ne parlaient pas ? Ceux qui aujourd'hui nous mettent en garde contre les dérives du féminisme s'ennuient-ils du mutisme des violées ? Le passé nous apparaît toujours paisible comme un lac gelé et chaud comme un bel été. Ceux qui célèbrent l'Amérique des années 50 n'étaient ni Noirs, ni femmes, ni pauvres, ni d'ailleurs des Américains des années 50. Difficile de ne pas donner raison à celles qui ont choisi de ne plus nous écouter. Le professeur est incapable de penser son époque, il le sait. Au moins, il se retient de faire la morale.

Je gage que ça vous intéresse pas, vous, le sport. La personne qui lui a adressé la parole essaie d'intégrer le professeur à la conversation. Quand j'étais plus jeune..., mais le professeur s'interrompt, insatisfait du tour que prendrait sa réponse. Tous les hommes pensent que l'âge d'or du hockey correspond au moment exact où ils avaient dix ans. Je gage qu'il doit écouter le baseball. Non. Non. Ça, je peux plus... Ses réserves tiennent à la richesse immodérée, au sac-cage des villes, et à l'impunité des élites violentes du sport professionnel. Mais il ne va pas le dire ici. Son plaisir coupable est le curling, le curling féminin, peut-être à cause de l'uniforme, mais il renonce à faire cet aveu.

Au moins, la jeunesse ne l'agresse pas. Cette liberté de mouvement, cette simplicité, les objets particuliers sur lesquels se jettent leurs angoisses. Il apprécie, il compatit. Et il sait qu'il pourrait parler, s'émouvoir un peu, personne ne s'en offusquerait. Et s'il veut mériter leur attention, il devra faire preuve de compétence au lieu d'autorité. Ce n'est pas plus mal. Il ne sait pas comment l'appeler, cette jeunesse. Il y a eu la génération *Passe-Partout*, la gang de *Virginie*, mais ces filles-là, les garçons devant lui, il ignore ce qui les définit. Quelqu'un d'autre pourrait le dire, ce n'est pas obligé d'être lui.

On a presque des images de marée quand à l'heure dite les élèves refluent vers leurs sièges, s'apaisent, rangent leurs téléphones, lèvent vers le professeur des yeux prêts à connaître la suite du monde ou du moins à poursuivre le programme. Programme flou, on l'a dit, aussi parce que l'école est plus habile avec le passé qu'avec le présent. Et ça aussi, c'est bien, peut-être.

Ce que ne dit pas Patrick Nicol dans son roman, parce qu'en 2005 on ne pensait même pas à le spécifier, c'est que les deux professeurs sont des hommes blancs hétérosexuels. Aujourd'hui, dit le professeur, la litanie du professeur pourrait se lire ainsi : « Depuis deux mille ans le monde est dominé par l'homme blanc de cinquante ans, et quand j'y arrive, quand mon tour arrive, ce n'est plus le cas. Il faut faire de la place aux femmes, aux Noirs, lire la littérature LGBT et celle des Premiers Peuples. Je me retrouve spolié d'un droit qui, me dit-on, n'était qu'un privilège. Mon héritage n'était qu'un butin. Juste à mon tour. Juste quand mon tour arrivait. » On comprend la frustration de certains écrivains. Le professeur reprend le jeu du regard : vers le haut puis vers le bas, sans jamais trouver le centre calme. Puis il recommence, cette fois de gauche à droite, sans s'arrêter au milieu. De plus en plus vite. De droite à gauche. Nous sommes cernés. Petites bêtes traquées, nous crions à la censure parce que l'autre veut parler. La tyrannie de la jeunesse peut-elle être pire que celle des aînés ?

Le professeur s'est arrêté le bras levé. Les élèves l'écoutent tous, certains avec intérêt, d'autres avec indulgence, d'autres encore pour ne pas le peiner. Il y a toujours, dans les histoires de Patrick Nicol, un moment où l'éducation a quand même lieu. Malgré l'incertain et une bonne dose d'insignifiance, malgré l'indolence ou l'intensité mal placée. Le professeur réalise soudain que son aisselle trempée est exhibée – il transpire beaucoup depuis quelques années. Impossible de reculer.

Laissez-moi vous raconter une histoire. C'est un truc. Une fois de temps en temps, le professeur fait semblant d'avoir une idée soudaine et de changer de sujet. Patrick Nicol en a déjà parlé dans un texte à propos de *Poussière sur la ville*, je crois. (Sommes-nous condamnés à devenir des caricatures de nous-mêmes ?) Je suis si vieux que, quand j'étais jeune, il était permis de fumer partout. Dans les classes, dans les salles de réunion, dans les magasins, dans les caisses populaires (oui, à cette époque, il nous arrivait d'entrer dans les caisses populaires). Plus tard, la cigarette serait interdite, mais, avant la loi, certaines personnes déjà levaient la main. Est-ce que les fumeurs ne pourraient pas s'abstenir de fumer ? Et les fumeurs criaient au meurtre, à la dictature, à l'atteinte à leurs droits fondamentaux. Les pires étaient les hommes de cinquante ans (nous étions tous blancs). Des progressistes, des syndicalistes, des communistes habitués de revendiquer et qui cette fois réclamaient le droit de fumer en public au nom de grands principes comme le droit et la liberté servant de prétextes à quelque lâcheté innommée, par exemple leur besoin de têter, leur incapacité à maîtriser leur dépendance ou cette manie qu'ils avaient et qui leur donnait tant d'assurance : prendre la pose avec une cigarette, aspirer-expirer lentement, comme si tout ce qui sortait d'eux avait de l'importance. Ils réclamaient le droit de répandre dans des lieux clos la fumée nocive qui les empoisonnait, les rendait verts et laids, toussant caverneux comme des ogres grabataires. Réclamer le droit d'empoisonner, oui. Le saurons-nous quand nos réflexes ne seront plus que des manies ?

Les élèves renoncent à prendre des notes. Ils n'en reviennent pas, de la bêtise du monde que le professeur leur a légué.

Qui s'ennuiera des gros bras de la FTQ, du divan de Jean Larose, du casting couch, des dortoirs de pensionnat ? Pouvons-nous, en toute bonne foi, être nostalgiques ? Combien d'entre nous le peuvent vraiment ? Et nostalgiques de quoi, exactement ?

Dans *Nous ne vieillirons pas*, le professeur de cinquante ans dit : « Notre génération aura écouté tout le monde, nous serons ceux qui... », puis il s'arrête, « parce qu'il se trouvait lui-même ennuyant ». Le professeur pense que le professeur a raison de ne pas accorder trop d'importance à ce que pense le professeur. ■

